



S'il fallait le classer dans les rayons d'une librairie, il se verrait bien figurer sous la rubrique «Folie». Sa prose violente, provocante et lyrique a visité avec acuité les zones mal éclairées du rock'n'roll. Pour *Vibrations*, l'écrivain américain Nick Tosches livre sa version débridée d'un demi-siècle de musique

LA MAINT DIABLE

Rencontre
Florent
Mazzoleni

Photos
Anthony
Voisin

De retour de Sicile après un séjour de trois mois consacré à l'écriture en solitaire d'un nouveau roman, Nick Tosches est de passage furtif à Paris avant de retourner à New York, point d'ancrage de sa vie d'écrivain. Physique d'acteur hollywoodien, regard bleu vif, sourire franc et coiffure impeccable, nous le rencontrons un dimanche matin dans un appartement confortable de l'Est parisien. Durant près de deux heures, il nous livre sa *weltanschauung* dans une langue truculente, aussi précieuse que vulgaire. Ecrivain discret, il chronique les vies secrètes du monde moderne – ses vedettes oubliées, le monde interlope new-yorkais, la criminalité organisée internationale, l'opium asiatique ou les arcanes de la musique populaire américaine. Affilié à l'école critique des Noise Boys (terme inventé par James Wolcott) en compagnie de ses amis Richard Meltzer, Lester Bangs et John Mendelsohn, il fut l'un des brillants trublions de la critique rock naissante à la charnière des an-

nées 60 et 70. Il lui donna ses lettres de noblesse dans une prose sidérante tandis que Greil Marcus et Robert Christgau en précisaient son fondement idéologique et académique. Inclassable, iconoclaste et impertinent, Nick Tosches fait aujourd'hui figure d'écrivain impertinent, expression ultime de l'impulsion poétique de notre civilisation, des poètes latins aux bluesmen du Delta. C'est dans une langue à la fulgurance fragmentée, rencontre improbable de Virgile et de Big Joe Turner dans un bar de lesbiennes new-yorkais, qu'il traduit les vicissitudes de l'Amérique et de son époque. L'œil alerte et la voix patinée, en dépit d'une visite prolongée la veille des bistrotts populaires des portes de Paris, il évoque, non sans un brin de provocation et d'arrogance, la musique qu'il aime, ses livres et sa vie. Une existence aussi dissolue que celle de ses héros oubliés.



L'Ancien testament de la musique

Vous êtes né en 1949 à l'époque de l'émergence du rock'n'roll, comment avez-vous découvert cette musique?

Nick Tosches: Lorsque j'étais adolescent, le rock'n'roll était dans l'air du temps. J'allais à l'école à Newark dans le New Jersey. Il n'y avait là que trois garçons blancs dans ma classe, tous les autres étaient noirs. Je traînais par conséquent beaucoup dans les quartiers noirs. On y retrouvait des échos de la musique du passé. Là, j'ai commencé à rechercher des disques 78 tours et plus j'en écoutais, plus je devenais conscient que cette vieille musique était plus incendiaire, plus violente et plus sauvage que la musique de l'époque. Ce cri du rock'n'roll existait dès 1947, c'était un cri vers Dieu, un cri d'amour, un cri de douleur, un cri qui ne revêt aucun sens. Le meilleur rock'n'roll est celui qui est détaché de l'intellect, une sorte de Zen, si ce n'est qu'au lieu de la tranquillité on retrouve du bruit. Quand j'ai écrit «Les Héros oubliés du rock'n'roll», j'ai essayé de rendre hommage à ces héros du passé et les ramener à l'esprit des gens.

Était-ce facile pour un adolescent blanc, passionné par les racines de la musique noire, de rechercher ces vieux disques dans les années 60?

Nick Tosches: Les disques étaient faciles à trouver dans la mesure où personne ne s'en souciait. Ceux qui valent aujourd'hui des milliers de dollars coûtaient à l'époque 10 cents, on les trouvait dans les poubelles. En même temps, beaucoup de groupes anglais et américains du début des années 60 se tournaient vers ces racines. Il suffit de regarder les albums des Rolling Stones, sur les crédits

de composition, on retrouve des chansons des années 40 comme «Down The Road A Piece», un morceau écrit par Don Raye. Peu importe qu'ils fussent noirs ou blancs, ce qui compte c'était qu'ils jouent du rock'n'roll. Ils étaient toutefois plus souvent noirs que blancs. Si vous étiez un chanteur blanc dans les années 40, il existait un marché potentiel constitué par la classe moyenne blanche. Mais si vous étiez noir, ce marché n'existait pas.

Dans «Héros oubliés», on retrouve les Treniers, groupe vocal noir dépossédé du mot rock'n'roll par Bill Haley dans un club du New Jersey en 1950. Considérez-vous que les musiciens noirs ont été spoliés par les artistes blancs à cette époque?

Nick Tosches: L'histoire de la musique est une histoire de vol. Je n'ai jamais rencontré personne, que ce soient des vieux musiciens noirs ou blancs, qui n'aient emprunté des chansons déjà enregistrées dix ans plus tôt. Tout le monde est un voleur, à l'image de l'histoire de la poésie, avec ces phrases magnifiques que l'on retrouve encore et toujours, réarrangées. Quand Elvis Presley a volé cette musique, il l'a transformée en quelque chose d'homogène, d'acceptable et d'approprié. Il y ajoutait des paroles sensibles afin que les gens le comprennent et que les chansons deviennent acceptables pour les médias blancs, là où était l'argent. Je préfère Liberace ou Frank Sinatra. Qui sait ce qu'il se serait passé s'il n'y avait pas eu Elvis: il n'y aurait sans doute pas eu cette explosion du rock'n'roll. Les Blancs ont volé cette musique aux musiciens noirs qui eux-mêmes avaient emprunté beaucoup aux Blancs: c'est bien, c'est un vol saint...

Vous êtes fasciné par Jerry Lee Lewis.

D'où est née cette passion quasi-obsessionnelle pour le Killer?

Nick Tosches: Jerry Lee Lewis est unique. C'est un personnage de roman qui aurait pu être écrit par William Faulkner. On dirait également un personnage de l'Ancien Testament. Je l'ai vu jouer du piano d'une main tout en cherchant un passage de la Bible avec son autre main et parlant d'autre chose derrière son épaule. Je suis rentré un soir à l'hôtel avec lui, il avait trois bouteilles de scotch à la main et se demandait comment ouvrir la porte de sa chambre. Il s'est débrouillé à mettre deux bouteilles entre ses cuisses, l'autre dans sa main, il a commencé à taper la mesure sur la porte de sa chambre où l'attendait sa femme – le début de «Open Up Pony, That's Your Loverboy Me, Bang, Bang». C'était fabuleux. S'il se mettait en colère contre vous, il vous tirait dessus et s'excusait le lendemain. Nous vivons dans un monde de médiocrité et Jerry Lee Lewis reste l'un de ses derniers personnages uniques, comme Wynonie Harris, même si celui-ci est mort inconnu. C'est une honte qu'un génie comme Jerry Lee Lewis soit aujourd'hui ignoré par l'industrie du disque. J'ai écrit «Hellfire» à propos de Jerry Lee Lewis et j'ai réalisé à environ un tiers du livre que je l'écrivais de la même façon que la Bible du roi James. Il était autant question de damnation et de salut que dans la Bible. Jerry Lee Lewis vit dans son propre monde, un monde fabuleux à visiter.

«Hellfire» va-t-il être traduit en français?

Nick Tosches: Espérons que le livre sera publié en 2001, la traduction est en cours par le traducteur de «Héros oubliés».

Comment réagissez-vous à toutes ces traductions?

Nick Tosches: C'est chouette. C'est toujours

«L'histoire de la musique est une histoire de vol. Je n'ai jamais rencontré personne, que ce soient des vieux musiciens noirs ou blancs, qui n'aient emprunté des chansons déjà enregistrées dix ans plus tôt. Tout le monde est un voleur, à l'image de l'histoire de la poésie, avec ces phrases magnifiques que l'on retrouve encore et toujours».

bien de voir ses livres traduits dans d'autres langues, on touche plus de monde. Parfois je reçois une copie d'un livre que j'ai écrit, en chinois par exemple, et je n'ai aucune idée de ce que cela peut-être. La traduction est un acte pratiquement impossible.

«Hellfire» s'adresse à un vaste public en dehors des Etats-Unis car on y retrouve des passages méconnus de la vie culturelle américaine. On a beau connaître Elvis Presley, on ne connaît pas grand-chose d'autre de cette époque...

Nick Tosches: Cela s'est passé de la même manière en Amérique à la sortie du livre. La plupart de ses protagonistes étaient alors quasiment oubliés. Au cours de ces dernières années, cette musique a été rééditée sur disque compact. Aux Pays-Bas ou en Allemagne, on a même utilisé des chapitres entiers du disque comme notes de pochette. Et c'est très bien ainsi car comme je l'ai dit, le vol est l'essence même du rock'n'roll.

Lorsque vous avez écrit sur la musique country au milieu des années 70, personne ne s'en souciait. Peu de temps après, la musique country est revenue en force. Vous semblez toujours être le précurseur des modes musicales à venir...

Nick Tosches: J'ai écrit «Country» à une période où la grande musique country – Hank Williams, le rockabilly, le côté country de Jerry Lee Lewis – était tombée en désuétude. A cette époque, le rock'n'roll agonisait et sortait d'une sorte de coma, beaucoup de personnes l'intellectualisaient comme s'il s'agissait d'une discussion sur l'art de la Renaissance ou de la Haute Renaissance. Je voulais juste parler de la musique la plus méprisée et démembrée, et l'élever. Je voulais glorifier la musique country alors que tout le

monde crachait dessus. J'en avais marre de voir des magazines comme *Rolling Stone* parler en des termes intellectuels de groupes qui n'avaient rien de particulier. J'ai écrit sur la vieille musique country et effectivement la musique country est redevenue à la mode peu de temps après. C'est éternel. Je peux entendre le même esprit quand j'écoute la musique de Bach. Pour moi, c'est magnifique. Arvo Pärt, un compositeur actuel, est également magnifique. Bob Dylan, Wynonie Harris, Hank Williams, c'est la même chose. Ce sont juste des voix différentes sur la même chanson.

Vous avez dit qu'en quelque sorte ces deux livres, «Country» et «Héros oubliés», étaient une sorte d'«Ancien Testament»?

Nick Tosches: L'Ancien Testament, hum... de la musique, oui. Je suis content d'avoir écrit ces deux livres car j'en ai tiré de l'expérience et j'ai essayé de montrer les fondements des choses dont beaucoup de personnes ne sont pas conscientes. Et l'on revient encore à l'histoire secrète qui est souvent l'histoire la plus vraie, pour ne pas dire TOUJOURS l'histoire la plus vraie.

Avez-vous commencé l'écriture du «Nouveau Testament»?

Nick Tosches: Mon prochain livre, sur lequel j'ai passé vingt ans, sera la dernière chose que j'aurai à dire sur la musique. Il commence à la poésie pré-homérique et remonte jusqu'à l'an 2000. Il s'appelle «Where Dead Voices Gather». Il conjugue tout cela, en résumant ce que j'ai essayé de faire à la fois dans «Country» et dans «Héros oubliés». Il rassemble également des passages intraduisibles de Virgile, où il s'avère que leur meilleure traduction possible peut être un extrait d'une chanson d'Elmore James. C'est vrai, personne n'a jamais réussi à traduire cette formule de Virgile en anglais et Elmore James, ce vieux chanteur de rhythm'n'blues, a réussi en disant «le ciel est en train de pleurer». C'est un livre très étrange et j'ai dû me battre avec mon éditeur pour qu'il ne n'en change pas un seul mot. Il me disait: «Qui va acheter ce livre?» Je lui ai répondu: «Je m'en fous, c'est votre problème».

Elvis, ce tas de merde

Quand vous écrivez qu'Elvis Presley était «un sacré connard», vous vous attaquez à l'icône de la culture populaire américaine du 20ème siècle...

Nick Tosches: L'Amérique est un pays de grande médiocrité, mais c'est aussi le centre du monde moderne, et c'est ainsi que ses vagues de médiocrité touchent progressivement le reste du monde. En 1954-1955, Elvis Presley représentait le début et la fin de quelque chose. Il incarnait à la fois la fin du rock'n'roll américain pur et originel et il était aussi cet avatar et ce symbole incarné de l'esprit américain, ce qui n'est pas particulièrement attrayant. C'est du mauvais pain. Elvis était juste un tas de merde qui a ruiné beaucoup de bonnes choses. Elvis s'est mis à incarner ce que les gens ont considéré comme étant la naissance du rock'n'roll plutôt que sa mort. Avez-vous déjà regardé les peintures de paysage de Hitler? Elles sont très plaisantes mais très chiantes, médiocres et ordinaires. Il n'existe pas de Hitler du rock'n'roll, rien d'aussi destructeur mais la médiocrité pour moi, c'est le véritable holocauste. Je ne vois aucun mémorial élevé pour les victimes de la médiocrité. Partout aux Etats-Unis ou en Allemagne, ils ont élevé des musées pour l'holocauste. Où est le musée de la médiocrité? Que ces juifs morts aillent se faire foutre, je m'en fiche! C'est la médiocrité qui a tué le monde et l'âme des gens.

Elvis voulait-il être une star du rock'n'roll ou un acteur hollywoodien?

Nick Tosches: Elvis voulait être une star. C'était un jeune homme qui se regardait beaucoup dans le miroir. Il aurait fait n'importe quoi pour être une star. S'il avait eu une âme, il l'aurait vendue à Satan. Je ne pense pas qu'il en ait eu. Si l'on regarde sa vie, elle était plutôt triste et pathétique. Sa musique était également triste et pathétique. Il était plus un acteur qu'un chanteur – je ne parle pas ici de ses films qui sont effrayants – mais c'était un poseur. Quand Wynonie Harris montait sur scène (et Elvis lui a emprunté tous ses mouvements physiques et trucs de scène), il était extrêmement bien habillé et il chantait à propos des choses qu'il connaissait alors qu'Elvis ne connaissait rien. C'était un petit garçon, un fils à maman, sa mère lui versait un verre de lait et il le buvait alors que Wynonie Harris buvait du whisky et couchait avec les femmes d'autrui, jouait, tout en roulant en Cadillac de manière insouciant. Un mari jaloux lui a même tiré dessus sur scène. Personne n'a jamais tiré sur Elvis, il représentait le rêve de toute mère. Il disait toujours: «Oui monsieur, oui madame». Elvis est une véritable catastrophe.

Les personnages de «Héros oubliés» ne cherchaient-ils pas à devenir eux-mêmes des stars?

Nick Tosches: Oui, mais ils étaient vrais eux. Ceux qui sont devenus ou voulaient devenir des stars l'ont fait avec leur force intérieure, comme Big Joe Turner ou Wynonie Harris.



Pas seulement en inventant une façade de leur existence.

Considérant les groupes que vous préférez, on pense aux Rolling Stones, ne pensez-vous pas qu'ils soient eux aussi devenus une aberration commerciale et un groupe de stade?

Nick Tosches: J'aime de nouveau énormément les Rolling Stones. J'aime le fait qu'ils ne s'arrêteront tout simplement pas. Ils sont comme des chevaux de guerre. Je pense que c'est très respectable qu'ils continuent à être si irrespectueux et irrévérencieux. Quand ils sont en forme, ils sont superbes. Ils sont tout ce qu'il nous reste d'une période du rock véritable. Keith Richards est encore très bon et ce sont tous de grands artistes, ils ont écrit de la grande prose. Ils ont fait de la bonne musique, forte, vulgaire, vile, haineuse. Ils sont bons.

Vous avez évoqué au début de cet entretien vos groupes américains favoris du début des années 60. Quels étaient-ils?

Nick Tosches: The Develles, un groupe blanc qui a enregistré «You Can't Sit Down» – une merde décérébrée mais du véritable rock'n'roll –, Smokey Robinson & The Miracles, The Olympics, un groupe noir, The Capitols. Mais tout cela était inoffensif. Je pense que le seul artiste qui a réussi à conjuguer quelque chose de réfléchi avec du grand rock'n'roll volcanique, c'est Bob Dylan en 1965. C'est une année intéressante car dix ans après la mort du rock'n'roll incarnée par Elvis en 1955, nous avons «Satisfaction» par les Rolling Stones et «Highway 61 Revisited» par Bob Dylan et ce fut une nouvelle explosion volcanique. Pour quelque temps, le rock'n'roll était devenu à nouveau merveilleux, dangereux. Bob Dylan était détesté. Il avait fait l'idiot pendant trois ans en chan-

tant cette stupide et insipide musique folk, qui, comme il l'admit plus tard, était juste un moyen de faire de l'argent et de se construire une réputation. Que Dieu le bénisse pour son honnêteté, pour ses emprunts musicaux et pour ne pas avoir sous-estimé la stupidité et l'hypocrisie du public. Bien sûr, il y avait dans cette histoire les gentils Beatles et les Rolling Stones qui étaient eux aussi détestés. C'était bien ainsi. Frank Sinatra et Dean Martin étaient bons également. Maintenant que Frank Sinatra est décédé, Jim Morrison mort, nous avons Iggy Pop comme nouveau Frank Sinatra.

Vous avez dit que Dean Martin serait la dernière personne assez intrigante qui puisse vous faire écrire un livre à son sujet. Iggy Pop l'est-il suffisamment à vos yeux?

Nick Tosches: Iggy figure dans «Where Dead Voices Gather». Tout le monde est dans ce livre, de Sapho à Satan en passant par Iggy Pop, Robert Johnson, Charley Patton, Virgile. Ils y sont tous. Le livre parle de l'impulsion poétique. C'est un livre très étrange et ce sera vraisemblablement la dernière chose que j'écrirai sur la musique. C'est également un essai de poésie et une diatribe contre la médiocrité. J'y exprime mes pensées véritables. Il raconte également l'histoire des Rolling Stones. Cela fait vingt ans que j'écris ce livre, pour moi, sans le savoir, et un jour, j'ai rassemblé tous ces passages et j'ai réalisé que c'était un livre, je l'ai réécrit pour qu'il coule de manière plus éloquente.

Considérez-vous que l'écriture soit la dernière arme pour combattre cette médiocrité que vous évoquez?

Nick Tosches: C'est un bon moyen, mais il me semble que l'écriture elle-même devient de plus en plus un facteur de médiocrité. Les

livres que les gens veulent acheter sont les livres qui leur apprendront comment devenir heureux, comment perdre du poids, comment ne pas devenir chauve. On appelle cela de la littérature aujourd'hui. 90% des écrivains en vie aujourd'hui sont à la littérature ce qu'Elvis Presley a pu être au rock'n'roll. Ils se considèrent écrivains en publiant des livres sur comment devenir riche, comment maigrir, comment trouver le bonheur, comment trouver Dieu. Si je devais vous dire personnellement comment devenir riche, il n'y aurait pas besoin d'en faire un livre, ce serait comme le pronostiqueur du tiercé dans un journal qui vous dit quel cheval va gagner la course. Il n'aurait pas besoin d'être payé 500 dollars par semaine s'il le savait... L'arme véritable, c'est la manière dont nous vivons. Parlons honnêtement et naturellement, il en sortira toujours de l'amour.

Quels seraient ces 10% d'écrivains convenables, les écrivains actuels que vous aimez?

Nick Tosches: Les écrivains actuels que je respecte sont Hubert Selby Jr, connu pour «Last Exit To Brooklyn», mais son meilleur livre reste «La geôle». J'aime Philip Roth, qui est un écrivain fabuleux. J'aime également beaucoup Peter Matthiessen, qui est l'un des rares écrivains à pouvoir écrire de la belle fiction poétique tout en étant un explorateur passionné par la nature, il a ainsi écrit sur les oiseaux et les pays lointains. Il existe d'autres écrivains de talent, mais ils n'ont pas produit des volumes de l'intensité des écrivains que j'ai cités. Et bien sûr, il y a beaucoup de grands écrivains que je n'ai pas encore lus, comme il existe des disques géniaux que je n'ai pas encore écoutés. La vie est courte... La plupart de ce que je lis a été écrit il y a plus de mille ans ou cinq cents ans. Je ne suis

probablement pas la meilleure personne à qui il faille demander ses écrivains actuels favoris mais ces trois-là me reviennent toujours à l'esprit. Je pense qu'il y a eu d'autres écrivains talentueux au 20^{ème} siècle comme Samuel Beckett, Ezra Pound, Thomas Mann... Il existe donc un monde de beauté et de grandeur. Le vrai souci est de le vivre. Le véritable rock'n'roll aide les gens à vivre car parfois il faut avoir le feu, être prêt à sauter par la fenêtre et se libérer. Le bon rock'n'roll permet de faire cela et le mauvais rock'n'roll n'est qu'une forme de néant.

Ne pensez-vous pas qu'il existe une forme de paradoxe, entre d'une part ce rock'n'roll véritable dont vous parlez qui incite à la folie et le fait d'écrire sur le rock'n'roll avec des références qui font souvent appel à la «grande culture»?

Nick Tosches: C'est vrai, mais c'est ma propre forme de folie. Je récupère et j'utilise des éléments de toute provenance. Si une formule en latin me vient à l'esprit avec plus de puissance et de signification qu'une phrase en anglais, je l'utiliserai plus aisément. En outre, je me sers de points de repères, d'événements, de références qui font appel à de grandes choses comme à des choses affreuses, mesquines. Ça se passe comme ça dans la réalité et c'est comme ça que je veux l'exprimer.

Vous avez évoqué Beckett, il a écrit la préface de «Héros oubliés». Comment l'avez-vous rencontré?

Nick Tosches: Cela n'a pas été difficile, il vivait dans une petite chambre d'un hospice de la région parisienne. C'était un homme merveilleux qui écrivait beaucoup de choses magnifiques. La plupart des gens sont abordables dès lors qu'on leur dit bonjour. Nous le sommes tous d'une manière ou d'une autre, me semble-t-il.

Tous vos déménagements incessants ont-ils eu une incidence sur vos écrits? Auriez-vous par exemple pu écrire «Country» à New York si vous n'aviez pas été à Nashville?

Nick Tosches: Probablement. La plupart de mes déménagements n'étaient pas intentionnels. Mon grand-père est arrivé d'Italie à New York et ensuite de New York, il a traversé l'Hudson River pour le New Jersey. Je suis né à Newark et puis je suis venu à New York. Et ensuite j'ai fui vers la Floride car je n'avais plus d'argent pour payer mon loyer. Un ami travaillait là-bas pour un distributeur de bière. J'ai dû ensuite quitter la Floride pour des raisons personnelles et j'ai atterri dans le Tennessee à Nashville, à cause de la musique country. Je suis ensuite revenu à New York. J'ai pratiquement été à New York toute ma vie même s'il me semble qu'au cours de ces dernières années j'ai été à la fois partout et nulle part. Je viens de passer trois mois sur ce rocher au milieu de la mer, au large de la Sicile, pour écrire ce livre. C'était à la fois très agréable et très éprouvant. Toutes ces choses que je maudis à propos de la civilisation moderne m'ont manqué. Je suis content de re-

trouver de nouveau l'électricité car à chaque orage sur l'île, il n'y avait plus d'électricité.

De Socrate à Dylan

Pourquoi vous être isolé sur cette île pour écrire?

Nick Tosches: Parce que l'action du livre sur lequel je travaille actuellement se situe simultanément en 1320 et à notre époque, au moment présent. Je voulais aller dans un endroit où tout soit antérieur à 700 ans. Il n'y avait pas de civilisation moderne et aucun livre autour de moi afin que je puisse juste écrire avec mon cœur, de manière détendue, sans aucune influence extérieure. Il n'y avait pas de téléphone, pas d'ordinateur ou quoi que ce soit. C'était important et cela semble avoir porté ses fruits. J'ai noirci trois cahiers de notes. Il me reste maintenant à rentrer à New York et à terminer ce livre...

Sur combien de livres travaillez-vous en même temps?

Nick Tosches: Je ne travaille pas de manière simultanée sur différents livres. Je me réveille plutôt le matin et j'écris quelque chose qui fera plus partie d'un livre que d'un autre. Quand je travaille de manière vraiment assidue comme ces temps-ci, tout ce que j'écris

est consacré au livre en question, hormis une note ou deux sur quelque chose d'autre ou un poème. Aujourd'hui, j'écris deux articles de magazine par an, et ensuite je publie beaucoup de poésie et le reste concerne les livres.

Quelle différence faites-vous entre la rédaction d'un long article pour un magazine et celle d'un livre?

Nick Tosches: Quand on écrit pour un magazine, un mois plus tard il part à la poubelle. Quand on écrit un livre, la durée de vie est plus longue. Mais certains des articles que je rédige pour les magazines deviennent des livres. Concernant les articles que je fais pour les magazines, je dis toujours que je veux faire quelque chose de facile. Mais quand il est temps de passer à l'acte, il s'avère que je suis plus intéressé par la difficulté.

Vous avez dit que les magazines partent à la poubelle et que le rock'n'roll était une

Le petit Tosches illustré

Polars violents, bios controversées, reportages censurés, chroniques au vitriol... Les livres de Nick Tosches méritent de figurer au rayon «enfers» de toute bibliothèque normalement constituée

Traduit depuis peu en France, Nick Tosches est l'auteur d'une œuvre conséquente qui intéresse aujourd'hui les éditeurs français. «Country, les racines tordues du rock'n'roll» (1977) ainsi que «Héros oubliés du rock'n'roll, les années sauvages du rock avant Elvis» (1984) respectivement son premier et troisième ouvrages, ont été

traduits, de manière remarquable en 2000 chez Allia. La biographie de Jerry Lee Lewis, «Hellfire» (1982), à l'introduction saisissante, scène de confrontation entre Jerry et Elvis à l'entrée de Graceland, est annoncée, toujours chez Allia, pour octobre 2001, de même que «Confessions d'un chasseur d'opium», long article paru dans Vanity Fair, prévu en février chez le même éditeur. «Power On Earth» (1986), livre d'investigation relatant sa rencontre avec Michele Sindona, financier de la Mafia, n'a pas été traduit en français (il fut même censuré en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis) bien que l'on retrouve certains de ses thèmes dans «Trinités» (1993), magnum opus de Tosches et fresque admirable, sous forme de polar, des milieux interlopes internationaux. Paru dans la Série Noire Gallimard, ce livre, de même que «La religion des ratés», premier polar de Tosches écrit en 1988, témoignent de son imposante stature d'écrivain américain, dans une langue remarquable, parfois proche de celle de Selby ou de

Faulkner. Entre ces deux romans, il a publié la biographie de Dean Martin, «Dino» (1992), dont la traduction est annoncée chez Rivages pour l'année 2001. Enfin, on ne saurait que trop recommander «The Nick Tosches Reader», volumineux compendium paru chez Da Capo en 2000 qui regroupe bon nombre de textes, poèmes, récits, interviews, chroniques et passages des livres cités, introduction idéale à son œuvre hétéroclite et singulière comme les rues de New York où il habite. Il convient enfin de dénicher «Stranded, Rock'n'Roll For a Desert Island», recueil de textes publiés sous la direction de Greil Marcus en 1979, où l'on retrouve l'un de ses meilleurs écrits, «The Sea Endless Awful Rhythm & Me Without Even A Dirty Picture». Il ne reste plus qu'à attendre la parution (printemps 2001) de «Where Dead Voices Gather» son prochain roman et prendre son mal en patience pour une traduction française... *EM*

«Elvis était un petit garçon, un fils à maman, sa mère lui versait un verre de lait et il le buvait alors que Wynonie Harris buvait du whisky et couchait avec les femmes d'autrui, jouait, tout en roulant en Cadillac de manière insouciant. Un mari jaloux lui a même tiré dessus sur scène. Personne n'a jamais tiré sur Elvis».

forme de déchet. Les écrits sur le rock'n'roll n'ont donc aucun intérêt?

Nick Tosches: Sûrement. Laissez-les se consumer! Pour un de mes livres, je voulais qu'un éditeur mette sur la couverture «Achetez et brûlez!» car j'avais réalisé que ce livre ne devait toucher que quelques personnes et rendre leurs vies plus heureuses ou avancées. Cela dit, si les livres n'existaient pas, je ne sais pas ce que je ferais... Je ne suis doué pour aucune occupation, hormis peut-être barman, un métier que j'ai exercé. C'est une forme d'impasse. C'est une manière honorable de gagner sa vie certes, mais une impasse tout de même. Alors je suis tombé amoureux des mots et voilà ce que je fais aujourd'hui. Ce que j'écris actuellement revient à être de nouveau une sorte de barman. Plus j'ai publié de poésie et moins j'ai gagné d'argent, cela ne suffirait même pas à payer ces chaussures bon marché que j'ai achetées sur cette île pour marcher. Nous vivons et nous essayons de faire ce que nous pouvons faire, à la fois pour nous-mêmes et pour les autres. Lorsque nous avons évoqué tous mes déménagements, je voulais également dire que je n'ai jamais trouvé la signification de «chez-soi». Quand j'entends les gens parler de ce sentiment de «chez eux», je suis très désorienté. Ce sont des conneries. Il n'y a aucun endroit où je me suis senti chez moi, excepté New York où je suis attaché comme par un cordon ombilical.

C'est lorsque vous êtes retourné à New York en 1979 que vous avez, selon vos termes, véritablement commencé à écrire. Qu'entendez-vous par «véritablement»?

Nick Tosches: Je ne savais pas comment écrire à cette époque, je l'ai dit dans la préface de «Country». Ce qui est vrai. C'est avec «Hellfire» que j'ai écrit le premier livre en sachant comment écrire. Il existe une période d'ap-

prentissage. Je dis aux gens qui veulent écrire mais qui ne savent pas comment faire que c'est le seul moyen de gagner sa vie où l'on puisse jeter ses erreurs à la poubelle quand on écrit une page qui est mauvaise. Si les erreurs sont publiées, on compose avec et le meilleur moyen est de ne pas s'en faire. «Hellfire» est l'un des trois ou quatre livres que j'ai écrit dont je suis le plus fier. J'ai écrit «Héros oubliés» après «Hellfire», il s'inscrit dans la plus pure tradition de cette musique. Je devais effectivement beaucoup d'impôts, ce n'était pas que j'ai gagné beaucoup d'argent mais je ne m'étais jamais soucié de payer des impôts, je pensais qu'ils ne me remarqueraient pas, bossant comme barman ici et là. Mais ils m'ont retrouvé et ce que j'ai été payé pour le livre ne pouvait même pas couvrir ces impôts. Je m'en foutais. Je me saoulais pendant une semaine, j'écrivais durant une autre semaine en écoutant à fond ces vieux 78 tours. Ça s'est passé ainsi.

Vous souciez-vous autant aujourd'hui de la musique comme vous pouviez le faire par le passé? Possédez-vous encore tous ces 78 tours?

Nick Tosches: Malheureusement non, j'ai dû les vendre pour payer le gouvernement. Aujourd'hui, ils sont pour la plupart disponibles en CD. J'en suis encore fou. J'écoute souvent un CD un mois durant, puis je le change. J'écoute aujourd'hui Bach, Arvo Pärt qui est à mon avis le plus grand compositeur moderne, les Rolling Stones, Iggy Pop, un groupe de filles japonaises qui hurlent en se prenant pour un groupe de rock'n'roll. J'écoute de tout même si c'est détestable. La musique est quelque chose de très fort et j'ai toujours respecté les musiciens. Une de mes amies, Catherine McCrae, est une violoniste virtuose. Quand je suis à New York le dimanche après-midi, je suis assis dans ma bibliothèque et elle vient chez moi jouer du violon dans la pièce d'à côté pendant que je lis. C'est merveilleux.

Une personne, Richard Meltzer, a gardé une trace de tous vos écrits, notamment des fanzines les plus obscurs...

Nick Tosches: Quand j'ai rassemblé le «Nick Tosches Reader», Richard avait conservé les textes que j'avais perdus. Richard est un grand écrivain même s'il n'a pas encore reçu la véritable reconnaissance qu'il mérite. Il ef-

fraie les gens comme le meilleur rock'n'roll, ils ne savent pas comment le définir ni dans quelle catégorie l'inclure. On va dans une librairie et l'on peut y voir les sections suivantes: fiction, réalité, poésie, conneries afro-américaines, études féminines, il devrait y avoir une catégorie «folie», ils nous mettraient tous là-dedans, ce serait la section la plus belle de la librairie. Richard est génial, il est brillant, c'est la seule personne que je connaisse qui possède des connaissances conséquentes en philosophie présocratique et qui soit capable de voir le lien entre les pré-socratiques et le rock'n'roll. Il avait comparé un texte philosophique avec «Surfin' Bird» par les Trashmen et cela était tout à fait pertinent.

Après avoir écrit sur tous ces «renégats oubliés» comme vous dites, ceux-ci vous ont-ils apporté une meilleure compréhension de la médiocrité actuelle?

Nick Tosches: Absolument, ainsi qu'une meilleure compréhension de l'histoire. J'ai pu me rendre compte que mes conceptions antérieures des premiers poètes du vingtième siècle étaient complètement erronées. Qu'il existait également des hommes fous à cette époque qui laminaient la société d'une certaine manière. Ce qui a déconné ces dernières années, c'est que trop de ces jeunes groupes qui avaient ces aspects nuisibles envers la société n'exprimaient pas cela avec leur cœur. C'était une pose, tout comme Elvis. Je pense que le tournant se situe avec les Sex Pistols. Ils étaient bons parce qu'ils étaient vrais, avant qu'ils ne commencent à jouer le rôle des Sex Pistols.

Quels sont les derniers groupes que vous ayez vu sur scène?

Nick Tosches: Je n'ai pas vu les Treniers récemment. Je les ai vu à Atlantic City, il y a déjà quelque temps de cela et c'était fabuleux. C'est beau de constater que ces groupes puissent encore vivre de leur musique. La dernière fois que j'ai vu les Rolling Stones sur scène, il y a quelques années, ils étaient bons. Le dernier concert de Bob Dylan auquel j'ai assisté était également superbe. Il faisait jouer son groupe de manière si forte que cela devenait du rythme pur et ses propres paroles étaient jetées là-dessus, ce qui leur donnait une sorte de caractère arabe. Il avait raison car le rythme, c'est tout à la fois. Comme l'a dit le grand poète Charles Olson, «celui qui contrôle le rythme, contrôle tout». Je regrette de ne pas avoir vu Wynonie Harris en concert.

Comment vous sentez-vous après avoir ouvert toutes ses portes et révélé toute cette beauté cachée?

Nick Tosches: Cela m'a fait du bien d'écrire ces livres. A l'époque, je ne savais pas pourquoi je les écrivais mais cela fait plaisir qu'ils soient ici et finis. Le moment est venu maintenant pour que d'autres prennent le relais et fassent avancer les choses.